

Pour une mise à jour du concept de *vitalité* *linguistique*

Augusto CARLI
(Université de Modena, Italie)
augusto.carli@unimore.it

1. Définition de « vitalité »

Le concept de « vitalité linguistique » a été l'objet de plusieurs interprétations dans l'histoire de la linguistique. Il s'agit, en dernière analyse, d'une des nombreuses figures organico-biologiques, appelées **métaphores du vivant**, qui ont représenté de vrais piliers interprétatifs surtout pour la linguistique du XIX^{ème} siècle. En tant que telles, ces métaphores ont parfois été soumises à des remaniements conceptuels, et même, non sans raison, carrément récusées. Ce n'est que tout récemment, surtout dans ce modèle de recherche nommée « Ecolinguistique », que le concept réapparaît avec un rôle décisif dans la définition des langues dites « minoritaires » et, parmi celles-ci, des langues « menacées d'extinction » ou « obsolescentes ». Comme je chercherai à le montrer, ce concept concerne aujourd'hui une assez vaste typologie linguistique et la distinction entre langues majoritaires et langues minoritaires est vraiment très subtile.

Il faut préciser tout d'abord que lorsqu'on qualifie une langue de langue « en pleine vitalité » ou au contraire « en cours d'extinction », ou encore de « obsolescente », ce n'est pas la langue elle-même qui se trouve dans cette situation, mais la « communauté linguistique » de référence. Il est notoire que la langue est une construction sociale qui ne peut pas faire abstraction des individus ainsi que des groupes sociaux.

L'époque actuelle marquée par la globalisation, qui apparemment témoigne d'une différenciation très fine et parfois aussi très spécialisée en ce qui concerne le *status* des langues, comme nous l'a appris depuis longtemps Ulrich Ammon (1989), demande une analyse nouvelle du concept de « vitalité », étant donné la précarité massive de nombreuses langues, indépendamment du poids relatif de leur *status*.

Comme l'a soutenu, d'une manière incisive et éclairante, Ferdinand de Saussure dans son *Cours de Linguistique Générale*, aucune langue ne peut exister sans une « *masse parlante* ». La « masse parlante » correspond à ce

qu'on appelle aujourd'hui la « Communauté Linguistique ». La « langue » et la « *masse parlante* » se caractérisent par des dimensions différentes, même si interconnectées.

Pour ce qu'il en est de la première définition de «vitalité », je renvoie à Berruto (2007), le premier à distinguer entre «vitalité au sens général» et «vitalité au sens spécifique» ; cette dernière, qui nous intéresse particulièrement ici, peut être conçue et comme «vitalité linguistique» et comme «vitalité socio-psycho-linguistique». Comme je le disais tout à l'heure, c'est la communauté linguistique de référence qui est concernée, non la langue en tant que produit de cette communauté. Il faudra ainsi porter une attention particulière aux attitudes des locuteurs eux-mêmes envers la langue ou les langues de leur répertoire linguistique potentiel et effectif.

À cette définition de vitalité, l'on peut en opposer une autre, issue d'un ouvrage du socio-linguiste Giuseppe Francescato daté de 1994 et publié *post mortem* par Paola Solari:

*«Vitalità nel senso abituale, cioè con riferimento all'uso effettivo di una certa varietà linguistica (o di una lingua) nella comunicazione, si può interpretare come una varietà (=lingua) che **non ha avuto perdite di rilievo nel numero dei parlanti**»* (Francescato/Solari 1994:86). [les passages en gras c'est moi qui souligne].

Cette définition s'appuie sur des termes exclusivement quantitatifs, qui toutefois ne **peuvent pas avoir de retombées** sur les aspects qualitatifs des codes linguistiques concernés. Pour cette raison, il faut présenter le concept sous un autre éclairage pour faire émerger des traits plus techniques et complexes, comme le fait, par exemple, l'analyse du dialectologue Corrado Grassi (1969). Cet auteur considère la «vitalité d'une langue» comme «*Autonoma capacità di innovazione progressiva*». Cette capacité se manifeste sous la forme d'une réaction à des pressions exogènes, comme dans les phénomènes de contact entre langues différentes, majoritaires ou pas ; par conséquent, on peut affirmer que L_x intègre et englobe, de manière productive et novatrice, les éléments exogènes (E_y) à son propre système linguistique interne (ou endogène)(S_x). Cette force d'adaptation et de ré-élaboration de L_x devrait ainsi être considérée comme la « force vitale » coïncidant avec la « vitalité » tout court. Autrement dit, si la langue réagit aux pressions extérieures en intégrant d'une certaine manière les éléments exogènes et en les adaptant au système linguistique endogène, on peut bien considérer cette force d'intégration ou d'adaptation, comme sa vraie « vitalité linguistique ». En effet, dans ce cas, la langue ne se borne pas à accepter les éléments exogènes, mais elle les adapte à son propre système linguistique.

À ce stade, il est nécessaire de distinguer la nature de cette « vitalité linguistique » telle que nous venons de la définir, de la « vitalité socio-psycho-linguistique ». Cette dernière n'est pas vraiment une force d'adaptation et

d'élaboration lexico-sémantique et grammaticale, mais elle reflète plutôt la volonté de la communauté qui se manifeste par la transmission inter-générationnelle. Cette volonté est dictée par la force de représentation (une force consciente ou inconsciente) que la « Communauté » possède des connaissances, des valeurs cognitives, normatives, éthiques que cette langue exprime. Si tout cela se concrétise par le geste de la transmission inter-générationnelle, on pourra affirmer que la langue doit être considérée comme un élément socio-culturel important et que, pour cela, elle sera « vitale » pour ladite « Communauté » qu'elle représente et envers laquelle elle manifeste une attitude de « loyauté ».

Ce concept de « vitalité socio-psycho-linguistique » est mis en lumière dans le passage suivant de Dressler (2003 : 213) :

«Per vitalità intendiamo la continuità della tradizione e trasmissione della lingua da una generazione all'altra.»

Dans ce sens, « vitalité » coïncide avec la « continuité de transmission inter-générationnelle ».

En revanche, Grenoble/Whaley (2006 : 5):

«For assessment purposes, the fundamental question for vitality is the size and composition of the speaker population»

interprètent le concept de « vitalité » comme « vitalité quantitative » ; cette vision ne diffère pas trop du point de vue de Francescato/Solari (1994) que nous avons présenté plus haut, même si l'aspect qualitatif est compris dans la *composition* du répertoire linguistique d'une certaine communauté, mais je reviendrai sur ce point plus loin. Pour conclure ces préliminaires consacrés aux problèmes de définition, je reviens à ce que j'avais jusqu'ici seulement ébauché, c'est-à-dire aux caractéristiques essentielles et indispensables de la « vitalité ». Celles-ci ont une nature sociale et psychologique, c'est-à-dire les deux dimensions de *status* et de *corpus*, toujours étroitement liées, même si elles présentent des aspects problématiques différents, comme l'a signalé Ammon (1987). Les deux dimensions de *status* et de *corpus* forment, en union avec le procès d'acquisition linguistique, une triade de laquelle aucun projet de planification linguistique, défini en termes de *status planning* et *corpus planning*, ainsi que d'*acquisition planning*, ne saurait se passer.

On pourra ainsi résumer ma prémisse :

La **Vitalité linguistique** au sens propre est la vitalité « interne » à la langue, c'est-à-dire la vitalité du système linguistique. Du point de vue socio-linguistique et selon le paradigme écolinguistique, la vitalité se déploie dans un *continuum* dont l'un des pôles est la vitalité au degré maximum, c'est-à-dire la pleine vitalité comme l'on peut la retrouver dans la réalité d'une langue

« conquérante », vouée à la « glottophagie », selon les termes de Louis-Jean Calvet (1974). En exemple de ce phénomène, on pourra citer une langue nationale, utilisée à l'intérieur d'un système politiquement et idéologiquement cohérent dans un État mono-national, ou bien une langue au fonctionnement colonial, impérialiste, universel, englobant, etc. A l'autre pôle du *continuum* on trouvera une langue désormais sans élan, une langue déficitaire, mourante, obsolescente ou en voie d'extinction, comme on peut constater en observant la dialectophonie italienne, du moins à partir des années 80 du siècle passé jusqu'à nos jours.

2. LES CONDITIONS NÉCESSAIRES POUR LA VITALITÉ D'UNE LANGUE

Je reprends les argumentations d' Ammon (1987) : aux deux dimensions *status* et *corpus* (autrement dit *Funktion / Struktur*) on doit ajouter une troisième composante, la « transmission et l'acquisition linguistiques ». Ces trois dimensions représentent les caractéristiques de base dont chaque langue a besoin pour sa propre « vitalité » de nature socio- et psycho-linguistique. Il s'agit, bien évidemment, de dimensions relatives et continues, c'est-à-dire non discrètes. Les deux premières sont en effet liées l'une à l'autre par de nombreuses interconnexions. La dimension « cratique », liée au **kràtos**, le « pouvoir », donne à une langue la possibilité d'être utilisée dans n'importe quel genre de communication, c'est-à-dire, non seulement pour un emploi privé, mais aussi pour des emplois publics et à l'intérieur de chaque domaine. La dimension cratique existe lorsque la langue de référence est reconnue et utilisée par la communauté linguistique réelle. À son tour elle exerce une influence positive sur la dimension « tectique » (de **tectaino** = *je construis* et elle confère de cette manière un poids productif au *corpus* linguistique. Autrement dit, c'est cette dimension qui fournit à la langue la force de construction/élaboration (la capacité constructrice) qui se développe au niveau lexical, morphologique et textuel. Il est bien connu que les dimensions de *status* et de *corpus* constituent un binôme à l'intérieur d'une relation de correspondance biunivoque ; cela implique qu'une dimension n'a aucune force sans l'autre et que l'augmentation de l'une est directement proportionnelle à celle de l'autre. Si une langue n'est pas reconnue d'un point de vue officiel et social – on dira, dans ce cas, que la langue possède un degré zéro de notoriété, c'est-à-dire qu'elle est une langue à *status* zéro ou très bas – elle aura nécessairement une dimension tectique très réduite, souvent limitée à un usage fragmentaire dans des domaines d'emploi spécifiques et rares, d'un prestige social non élevé, des emplois lexicaux réservés à la communication familiale et privée. Plus un *status* est accepté et partagé, plus tout cela contribue à construire et renforcer la conscience linguistique ainsi que la tendance à une utilisation active de la langue à l'intérieur de la communauté linguistique,

autrement dit, de la « masse parlante », selon les termes de Saussure. En revanche, le manque de reconnaissance officielle pourra rendre la langue plus fragile et évanescente. Je renvoie à Ammon (1987) pour un examen plus complet des éléments problématiques qui caractérisent les deux dimensions, et je passe à la discussion des paramètres possibles pour déterminer le degré de « vitalité » ou, au contraire, le degré d' « obsolescence » d'une langue.

3. PARAMÈTRES D'ÉVALUATION ET DE CLASSIFICATION DU DEGRÉ DE « MENACE » VS. « VITALITÉ » LINGUISTIQUE

Suivant le parcours tracé par Berruto (2007) et les argumentations de Brenzinger *et alii* (2003), on a réuni dans la grille suivante (Tableau 1) les paramètres que l'UNESCO considère comme indispensables afin d'évaluer le degré de vitalité d'une langue donnée ou de menace, surtout pour une langue minoritaire :

Tableau 1.

1. Intergenerational language transmission	6. Materials for language education & literacy
2. Absolute numbers of speakers	7. Govern.-institut. language attitudes/policies
3. Proportion of speakers within the total population	8. Community members' attitudes towards their own language
4. Loss of existing language domains	9. Amount and quality of documentation
5. Response to new domains / new media	10. Others?

Un simple coup d'œil à ces paramètres met immédiatement en lumière leur ordre hiérarchique. Ainsi, la « transmission inter-générationnelle » doit être considérée, selon l'UNESCO, comme le paramètre le plus important, et, par conséquent, beaucoup plus important que le neuvième « Quantité et qualité de documentation ». L'importance effective de la « transmission inter-générationnelle » vaut, par ailleurs, non seulement pour la « vitalité » d'une langue *per se*, mais aussi dans les cas de revitalisation d'une langue moribonde. Ce principe est exprimé explicitement par Grenoble/Whaley (2006 :6) dans le passage suivant :

« for a language to be vital, it must be actively used by children. The dynamics of intergenerational transmission are perhaps more important to understand than any other relevant factor in assessing the need for

language revitalization ».

Il faut toutefois signaler que le fait de travailler sur une hiérarchie précise des paramètres est beaucoup moins productif que d'essayer de reconnaître les liens entre les paramètres eux-mêmes. Il faudra ainsi mettre en lumière l'existence de implications entre le paramètre 1 (la transmission inter-générationnelle) et le paramètre 4 (la perte de domaines d'emploi linguistique), de la même manière que entre les paramètres 4 et 3, et 3 et 2. L'ensemble des paramètres sert en tout cas à préciser et à calculer l'indice de menace spécifique qui correspond à certains marqueurs classificatoires proposés par des auteurs différents, tels que Grenoble/Whaley (2006), Brenzinger *et alii* (2003) et Dressler (2003).

Berruto (2007) arrive à construire un tableau synoptique contenant toutes les caractéristiques relatives à des degrés différents de « santé », c'est-à-dire de vitalité, ou, au contraire, à des degrés de menace linguistique comme le montre le tableau n.2.

Tableau 2.

Grenoble/Whaley (2006 :18)	Brenzinger <i>et alii</i> (2003 : 11)	Dressler (2003 : 10)
1. Safe	1. Safe	Assente
2. At risk	2. Unsafe	A. minacciata (=2)
3. Disappearing	3. Definitely endangered	B. decadente (=3)
4. Moribund	4. Severely endangered	C. moribonda (=4-5)
5. Nearly extinct	5. Critically endangered	Assente
6. Extinct	6. Extinct	D. morta (6)

Par un certain nombre de descriptions linguistiques ayant pour but de mesurer le degré de menace pesant sur certaines langues « minoritaires » on peut se rendre compte du fait qu'une langue menacée (« *at risk / unsafe / minacciata* ») peut rapidement se transformer en une langue « moribonde ». Cela se vérifie, par exemple, lorsque les parents ne se sentent plus motivés pour transmettre aux enfants cette langue ou que les enfants refusent de l'apprendre comme première langue, même s'ils disposent d'excellents matériaux pour l'alphabétisation (comme le montre bien le paramètre 6. du Tableau 1). Cela arrive parfois aussi lorsque les attitudes de la communauté envers la langue d'origine ne sont pas tout à fait négatives, comme l'a signalé aussi Silvia Dal Negro (2004), qui a enquêté sur certains parlars de la communauté walser au Piémont. Il faut se poser la question de savoir comment cela a pu se vérifier. Quelles en sont les vraies causes ? Plus précisément, l'on devra se poser la question suivante : « Pourquoi le mécanisme de la transmission inter-générationnelle ne marche-t-il pas toujours ? ». En général,

on remarque que le choix d'un(e) compagnon/compagne est seulement théoriquement influencé par le répertoire linguistique du partenaire. Cela explique seulement en partie l'évolution philogénétique du langage humain. En effet, on ne choisit pas un compagnon pour sauvegarder ou protéger une langue menacée afin de procréer des enfants qui soient (on peut l'espérer) à même de parler cette langue. On devrait remarquer plutôt que, tout en restant à l'intérieur du paradigme écolinguistique, l'écologie de chaque communauté comprend les traits géographiques et biologiques, mais aussi et surtout les conditions politiques et économiques. C'est dans ce domaine qu'il faudrait, dans une recherche socio-psycho-linguistique, enquêter sur les causes les plus fréquentes qui menacent la survie d'une langue. En tout cas, il s'agit d'une menace non seulement dirigée contre la langue, mais aussi contre l'équilibre de la communauté linguistique elle-même. Si l'on considère l'aspect politique, on ne pourra pas ignorer que les changements et transformations politiques peuvent représenter une menace pour une communauté linguistique, surtout si elle est sous l'influence d'une idéologie particulièrement bien construite et apparemment non violente. Dans l'histoire de l'humanité ces phénomènes sont bien connus. Tel est le pouvoir exercé par l'idéologie nationaliste, colonialiste et impérialiste (Phillipson, 2006). Les idéologies suivent toutes, à quelques différences près, le même parcours : aucune trace de violence ouverte, du moins dans la phase de consolidation du pouvoir (même si les débuts peuvent être violents) puisque l'on est conscient que, pour dominer, la violence n'est pas suffisante. À ce propos, il faudra remarquer que la perspective justifiant le changement de situation que l'on veut atteindre doit être présentée comme nécessaire. La domination est ainsi exercée par un pouvoir auto-présenté comme prometteur pour l'avenir par l'offre de « bienfaits » aux dominés. Le pouvoir se déguise ainsi sous le masque de la générosité, de l'altruisme pour apparaître tout à fait désintéressé. Il s'agit d'une stratégie que Noam Chomsky a appelée « Manufacturing consent », la fabrication/construction du consensus, dont les conséquences sont bien connues. Il suffit de se rendre compte de la « glottophagie » nationaliste. Le nationalisme – qui a pour propos : « **un** État-**une** Nation – **une** Langue » - a engendré en France (mais pas seulement en France), suite à la Révolution (Judge, 2000), la mort de toute différence linguistique. Dans n'importe quel pays nationaliste, pas seulement dans la France post-révolutionnaire, la langue nationale est vite devenue la seule langue utilisée dans un contexte public, institutionnel, officiel, la seule langue de l'instruction formelle. Cela a engendré la perte croissante de fonctionnalité (et donc de vitalité) de toute autre langue présente, à différents titres, dans le répertoire individuel et collectif. Pour récupérer en partie l'équilibre perdu, c'est-à-dire pour compenser la réduction linguistique et culturelle, on a dû « inventer » des mesures adéquates de politique linguistique compensatoire.

Soulignons aussi que les éléments économiques, liés au système politique et à la dimension démographique ont davantage de poids, vu que la centralité économique s'exprime par le moyen de la langue du pouvoir dominant, qui

provoque à son tour la marginalisation graduelle de toutes les langues non protégées, destinées fatalement à devenir des langues obsolètes et en cours d'extinction. La mobilité des usagers d'une langue minoritaire est la cause indirecte, mais aussi la plus fréquente et décisive, de la perte ou de la disparition des langues d'origine. Comme l'a déjà signalé Hagège (2000), à la base de la perte linguistique il existe un cumul d'éléments, « un bataillon de causes », autrement dit un ensemble de causes concomitantes. Les mutations linguistiques engendrées par les changements de nature politique et économique entraînent des répercussions en cascade sur le *status* d'une langue. Celles-ci sont, à leur tour, les causes principales des changements des pratiques communicatives à l'intérieur de certains domaines linguistiques. En réalisant leurs actes communicatifs, les locuteurs ont tendance à remplacer toujours plus massivement leur langue d'origine par la langue qu'ils considèrent comme la plus prestigieuse. En raison de l'augmentation des pratiques communicatives dans cette langue, on finit par lui attribuer un pouvoir croissant et dominant. Le remplacement ainsi que la réduction linguistique d'un côté, la perte progressive du prestige de la langue d'origine par rapport à la langue dominante de l'autre, contribuent à engendrer le changement des attitudes et des opinions que les locuteurs eux-mêmes adoptent vis(à-vis de leur propre langue, du moment qu'elle est de moins en moins utilisée. Soulignons à cet égard qu'il ne s'agit pas seulement d'éléments de nature socio-linguistique, mais aussi d'une vaste gamme de causes concomitantes de nature éminemment psycho-linguistique. Il faut dire en outre que la réduction de l'emploi d'une langue n'est pas l'effet direct d'un changement à l'intérieur des pratiques communicatives, mais elle dépend également de changements de nature politico-économique ayant des conséquences indirectes sur l'opinion des locuteurs au sujet de leur langue maternelle et leur attitude à son égard.

Si l'on synthétise ces procès variés et complexes dans une formule qui les résume, l'on verra que la différence entre les fonctions linguistiques exercées par une langue dominée (ou menacée) et les fonctions d'une langue dominante représente l'écart de « vitalité » de cette langue en vue d'obsolescence.

Par rapport à tous les éléments présentés jusqu'ici et après vérification des résultats des analyses développées par :

- A) Gaetano Berruto (2007) en ce qui concerne le ladin dolomitique et le franco-provençal de la Vallée d'Aoste ;
- B) Paul Lewis (2005) pour le gaélique et le maori,

on obtient un indice de menace / « endangerment » pour chacun des quatre cas examinés ; cet indice est calculé sur la base des neuf paramètres fixés par l'UNESCO que nous avons fournis plus haut. Une autre considération de la typologie territoriale de chaque communauté comprend les paramètres de White (1991) et Edwards (1992) cités en bibliographie.

Tableau 3

LADIN DOLOMITIQUE	FRANCO-PROVENÇAL	GAELIQUE	MAORI
4, 1	3, 7	3	3. 1

Legende: 4 = *unsafe*, 3=*definitively endangered* .

Comme l'on peut facilement le vérifier les 4 langues analysées doivent être considérées toutes comme *unsafe=index 4* pour ne pas dire comme *definitively endangered=index 3*.

4. « VITALITÉ » VS. « HÉGÉMONIE »: COMMENT PRÉVOIR LE DESTIN DES LANGUES

Les changements linguistiques sont imprévisibles parce que la nature de la dynamique linguistique est multidimensionnelle et multifonctionnelle. En général, l'on a tendance à considérer les individus et les communautés comme des entités uniques et monolithiques, alors que la réalité que l'on peut observer suggère que les activités linguistico-communicatives, et pour l'individu et pour la communauté, sont au moins au nombre de quatre : parler – écouter – lire-écrire. Une langue, en outre, n'est pas seulement un code, mais aussi un comportement social. Les habitudes linguistiques sociales fixées par des procès historiques ont amené les groupes sociaux ainsi que les communautés à identifier d'un point de vue cognitif l'entité individuelle à l'entité linguistique. Le résultat de cette superposition cognitive fait correspondre l'entité sociale à une (et une seule) entité linguistique (autrement dit, à une seule langue). Ce préjugé, cette réduction et cette limitation linguistique de nature sociale représentent un vrai problème, surtout en ce qui concerne les langues dites « en danger » ou « menacées ».

À cet égard, en considération de l'actuel pouvoir totalisant de l'anglais considéré comme une langue atteignant le degré maximal de vitalité et caractérisant l'époque de la globalisation, n'importe quelle langue différente de l'anglais se trouve dans une situation de « perte de vitalité », qu'elle soit minoritaire ou majoritaire.

En ce qui concerne le degré de perte de vitalité linguistique, nous disposons de nombreuses prévisions (toutes négatives) pour un nombre important de langues dans le proche avenir. Les considérations de Tove Skutnabb-Kangas (2007 : 371) vont de la plus optimiste (a) à la plus pessimiste (c) en passant par une perspective moyenne (b), mélange de pessimisme et de réalisme :

a) « *The most optimistic prognoses of what is happening to the world's languages suggest that around the year 2100 at least 50% of today's close to 7,000 spoken languages [s. Ethnologue] may be extinct or very*

seriously endangered ("moribund" – with elderly speakers only and no children learning them) ». (Skutnabb-Kangas, 2007, 370-371, d'après les considérations de l'UNESCO).

b) « Pessimistic but still completely realistic estimates claim that as many as 90-95% of today's spoken languages may be extinct or very seriously endangered in less than a hundred year's time ». (Skutnabb-Kamgas, 2007, 371).

c) «Still more pessimistic estimates suspect that only those 40-50 languages will remain in which people can, within the next few years, talk to their stove, fridge and coffee pot, i.e. those languages into which Microsoft software, Nokia mobile phone menus, etc. are being translated (Rannut, 2003)[...]. One could also use the number of languages into which Harry Potter films being dubbed [...] [...] Nobody knows what will happen to the world's Sign languages. There is today no idea of how many Sign languages there are. (Skutnabb-Kangas, 2007, 371).

Si l'on veut accréditer ces prévisions, on ne peut pas affirmer comme le faisait Panglosse, que notre monde est le meilleur des mondes possibles, du moment que toutes les communautés « partagent » le privilège d'un trait négatif commun : elles sont toutes, pour la première fois au cours de l'histoire, dans une position identique défavorisées par rapport à l'anglais. Compte tenu de ce phénomène unique et significatif, on a tendance à affirmer qu'il existe actuellement un vaste procès de « minorisation » de toutes les langues, indépendamment du poids que leur conférait leur *status* antérieur.

5. LES LANGUES À L'ÉPOQUE DE LA GLOBALISATION ET LE PROCÈS DE « MINORISATION » DE TOUTES LES LANGUES

Le phénomène linguistique le plus évident aujourd'hui, c'est en fait la « minorisation » de toutes les langues par rapport à l'anglais. Cette langue s'est répandue, ou mieux, s'est imposée à la sensibilité et à l'attention des locuteurs par une forme de pouvoir linguistico-colonial, très subtil, comme effet du « prestige linguistique » qu'elle a exercé à partir de la seconde moitié du siècle passé. Les conséquences de ce phénomène ont été dégagées de manière claire dans l'assertion suivante d'Abdulaziz/Osinde (1997 : 44) :

[English] is the medium of instruction in the whole of the education system, and of the conducting of international business and banking, and it is also used in various administrative offices and institutions. It is the language of upward mobility, a status that gives it a lot of prestige, and it

is therefore sought-after language in the country [Kenya]. It is so much identified with socio-economic status that even those who have made it in life following non-academic channels still want to acquire it in order to create the impression of being men and women of status.

Une analyse sommaire de cette réduction nous permettra de mettre en lumière la perte du pouvoir communicatif des langues majoritaires à partir des domaines de la communication spécialisée et technique, de la «Recherche Scientifique et Technologique» à la «Formation, instruction, culture formelle» jusqu'aux domaines moins spécialisés de l'information, du tourisme et du temps libre.

5. CONCLUSIONS : PROBLÈMES OUVERTS ET SOLUTIONS POSSIBLES À L'AUBE DU NOUVEAU MILLÉNAIRE

En guise de conclusion tout à fait provisoire, je voudrais attirer l'attention sur certains problèmes toujours ouverts. Deux d'entre eux demandent une solution au niveau mondial : l'analphabétisme et le choix éventuel d'une langue véhiculaire. En ce qui concerne l'analphabétisme je n'ajouterai rien au point de vue de Jacques Maurais (2003 :32):

« Illiteracy continues to increase in the world, even in the developed countries. In 1990 it was found that about one third of the world's population was illiterate».

Une récente analyse de Tullio De Mauro (2004) confirme que ce phénomène social touche aussi l'Italie.

Le second point concerne le choix d'une langue véhiculaire (ou auxiliaire) pour ce que l'on appelle la « communication internationale ». Ce choix est perçu comme souhaitable, sinon nécessaire. Les avis sont partagés en deux groupes opposés. Il existe d'un côté de fervents partisans de l'anglais, tandis que de l'autre on trouve les adeptes d'une langue (neutre?) artificielle ou planifiée telle que l'espéranto. Cette langue aurait l'avantage, selon certains, de n'être la langue maternelle de personne, pouvant ainsi garantir une plus grande équité. Une troisième position est représentée par ceux qui souhaitent une vaste et réelle variété linguistique assurant un vrai multilinguisme. Nous partageons cette position, qui est en accord avec le programme de la Conférence d' Helsinki du 1^{er} août 1975, en particulier le passage suivant :

« Encourage the study of foreign languages and civilizations as an important main of expanding communication among peoples for their better acquaintance

with the culture of each country, as well as for the strengthening of international co-operation ; to this end to stimulate, within their competence, the further development and improvement of foreign language teaching and the diversification of choice of languages taught at various levels, paying due attention to less widely-spread or studied languages ».

En ce qui concerne la langue véhiculaire ou franca, plutôt que de discuter sur le fait de savoir quelle langue devrait devenir la *Lingua Franca*, on devrait veiller au bon fonctionnement d'une communication multilingue qui se développerait par l'emploi de langues différentes selon les modalités spécifiques de la réception et de la production linguistique.

RÉFÉRENCES

ADULAZIZ, Mohamed H. – OSINDE, Ken, 1997, « Sheng and Engsh: development of mixed codes among the urban youth in Kenya », *IJSL* 25, 43-63.

AMMON, Ulrich, 1987, «Towards a descriptive framework for the Status / Function (Social position) of a language within a country», dans : U. Ammon (ed.) *Status and function of languages and language varieties*, Berlin-New York, Mouton-de Gruyter, 21-106.

AMMON, Ulrich, 2003, «The international standing of the German language», dans: Maurais-Morris 231-249.

AMMON, Ulrich, 2006, «Language planning for international scientific communication: An overview of questions and potential solutions», *Current Issues in Language Planning* 7- 1, 1-30.

BERRUTO, Gaetano, 2007, «Repertori delle comunità alloglotte e vitalità delle varietà minoritarie», *Relazione presentata al XLI Congresso della Società Linguistica Italiana*, Pescara 27-29.09.2007 (à paraître).

BRENZINGER, Matthias – YAMAMOTO, Akira – AIKAWA, Noriko *et alii*, 2003, *Language vitality and endangerment*, Paris, UNESCO.

CALVET, Jean-Louis, 1974, *Les politiques linguistiques*, Paris, PUF.

CARLI, Augusto, 2004, «Plurilinguisme et langues minoritaires dans la politique linguistique européenne», *Revue Française de Linguistique Appliquée*, IX-2, 59-79.

CARLI, Augusto – CALARESU, Emilia, 2007, «Language and Science», dans :

Hellinger, M. – Pauwels, A. (éds.), *Handbook of Language and Communication : Diversity and Change*, Berlin – New York, Mouton-de Gruyter, 523-552.

DAL NEGRO, Silvia, 2004, *The decay of a language. The case of a German dialect in the Italian Alps*, Bern, Lang.

DAL NEGRO, Silvia – GUERINI, Federica, 2007, *Contatto. Dinamiche ed esiti del plurilinguismo*, Roma, Aracne.

DE MAURO, Tullio, 2004, *La cultura degli Italiani*, Roma-Bari, Laterza.

DE MAURO, Tullio, 2008, «Dislivelli linguistici nell'Italia d'oggi», dans : Bosisio, C. (et alii) (éds.), *Atti del 7° Congresso Internazionale dell'Associazione Italiana di Linguistica Applicata, Milano, 22-23 febbraio 2008*, Perugia, Guerra Edizioni.

DRESSLER, U. Wolfgang, 2003, «Dallo stadio di lingue minacciate allo stato di lingue moribonde attraverso lo stadio di lingue decadenti: una catastrofe linguistica considerata in una prospettiva costruttivista», dans : A. Valentini – P. Molinelli – P. Cuzzolin, G. Bernini (eds.), *Ecologia Linguistica*, Roma, Bulzoni, 9 – 25.

EDWARDS, John, 1992, «Sociopolitical aspects of language maintenance and loss. Towards a typology of minority language situations», dans : W. Fase – K. Jaspaert, S. Kroon (eds), *Maintenance and loss of minority languages*, Amsterdam, Benjamins.

FRANCESCATO, Giuseppe – SOLARI, Paola, 1994, *Timau. Tre lingue per un paese*. Galatina, Congedo.

GRASSI, Corrado, 1969, «Il concetto di "vitalità" nella linguistica di Benvenuto Terracini», *Revue de Linguistique Romane*, 33, 1-16.

GRENOBLE, Lenore A. – WHALEY, Lindsay J., 2006, *Saving Languages, An introduction to language revitalization*, Cambridge, CUP.

HAGÈGE, Claude, 2000. *Halte à la mort des langues*, Paris, Jacob.

HERMAN, Edward – CHOMSKY, Noam 2002, *Manufacturing consent*, New York, Pantheon.

JUDGE, Anne 2000, « 'One state – one nation – one language ?' », dans : Barbour S. – Carmichael C. (eds.), *Language and Nationalism in Europe*. Oxford, OUP, 44-82.

LEWIS M. Paul, 2005, «Towards a categorization of endangerment of the world's languages», *SIL International*, in: <http://www.sil.org/silewp/>

MACKEY, William F., 2003, «Forecasting the fate of languages», dans : Maurais-Morris, 64-81.

MAURIS, Jacques – MORRIS, Michael A. (eds.) 2003, *Languages in a Globalising World*. Cambridge, CUP.

MAY, Stephen, 2001, *Language and minority rights. Ethnicity, nationalism and the politics of language*. Harlow/Essex, Pearson Education Ltd.

PHILLIPSON, Robert, 2006, «Language policy and linguistic imperialism», in: Thomas Ricento (ed.), *An introduction to language policy. Theory and method*. Oxford, Blackwell, 346-361.

RANNUT, Mart, 2003, «Postmodern trends in current language development, in: Helle Metslang – Mart Rannut (eds.), *Languages in development*. München, Lincom, 19-30.

SKUTNABB-KANGAS, Tove, 2000, *Linguistic genocide in education or worldwide diversity*, Mahwah/NJ, Erlbaum.

SKUTNABB-KANGAS, Tove, 2007, «Language planning and language rights”, in: Hellinger, M. – Pauwels, A. (eds.), *Handbook of Language and Communication: Diversity and Change*. Berlin – New York, Mouton-de Gruyter, 365-397.

WHITE, Paul, 1991, «Geographical aspects of minority language situations in Italy”, in: Williams, C.H. (ed.), *Linguistic minorities, society and Territories*, Clevedon, Multilingual Matters, 44-65.

Résumé

Il contributo è incentrato sulle possibili definizioni di “vitalità” linguistica. Più precisamente si passano in rassegna alcune definizioni per verificarne la applicabilità a varie tassonomie linguistiche, quali le cosiddette “lingue maggioritarie”, “lingue minoritarie”, “lingue in via di estinzione”, “lingue

obsolescenti" o altro. Disporre di parametri che siano in grado di rilevare e misurare lo stato di "vitalità" di una determinata lingua, significa innanzitutto verificare e analizzare gli ambiti in cui la lingua viene realmente o potenzialmente usata. Il contributo mette in evidenza che oggi, accanto alle lingue storicamente minoritarie, sussiste un processo di minoritarizzazione che coinvolge anche le lingue maggioritarie. Ciò per un processo di relativo confronto con una lingua come l'inglese che ha assunto il ruolo di lingua globale.